Garibaldi

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **5 (1867)**

Heft 39

PDF erstellt am: **02.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-179437

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

complètement l'eau du lac; la terrible épidémie qui fait mourir nos perchettes paraît due à une dissolution, malheureusement trop concentrée, de sucre candi, qu'aurait tentée un homéopathe, dans le but louable de corriger les effets du bismark; on sait en effet que, sur plusieurs points du littoral, l'eau du lac exerce une influence notable sur la qualité du vin. Quoi qu'il en soit, le choléra règne chez les poissons, et il s'agit tout simplement de renouveler l'eau dans laquelle ils vivotent, comme nous renouvelons de temps en temps l'air dans la chambre d'un malade. Mais on a craint de vider le lac en une seule fois, parce qu'on n'aurait su où mettre provisoirement les poissons; et, suivant en cela l'exemple donné par l'édilité lausannoise, qui répare depuis deux ans le pavé de St-François par fractions de dix pieds carrés, l'autorité compétente a décidé de partager l'opération du nettoyage du lac en trois sections: 1° de l'embouchure du Rhône au Port-de-Pully; 2° du Port-de-Pully à la Promenthouse; 3° de ce dernier point à Genève.

Les travaux ont été adjugés pour la première section et on va se mettre immédiatement à l'œuvre. Toute la rive du lac, du haut-lac, en un mot, va être à sec, *jusqu'à nouvel avis*; on pense qu'à la fin des vendanges, le Rhône retenu par un barrage, à la sortie du glacier, pourra de nouveau écouler ses eaux limpides, dans le bassin du Haut-Léman; pendant l'hiver, on espère travailler aux deux dernières sections, de manière qu'au printemps de 1868, tout le lac ait été remis à neuf.

On espère que ce travail sera fait pour longtemps.

On a tant parlé de Garibaldi, sa présence au milieu de nous a tellement excité d'enthousiasme, de curiosité et d'intérêt chez les amis de la liberté et de l'émancipation des peuples qu'on aime à s'arrêter sur cette grande et noble figure historique et qu'on ne peut s'empêcher de jeter un regard en arrière pour admirer une carrière si désintéressée, si remplie d'activité, de courage et de dévouement. Relisons un peu les détails biographiques qu'en donne l'excellent *Dictionnaire des contemporains*, de M. Vapereau. C'est un résumé très succinct, il est vrai, mais très bien tracé de la vie du célèbre général.

GARIBALDI

Joseph Garibaldi est né à Nice le 4 juillet 1807; il entra de bonne heure dans la marine sarde et se fit remarquer dans plusieurs rencontres par sa bravoure et son sang-froid. En 1834, compromis à Gênes dans une conspiration, il se réfugia en France, passa de là au service du bey de Tunis et fut quelques mois officier dans sa flotte. Il se rendit ensuite dans l'Amérique du Sud, offrit ses talents militaires à la république de l'Urugay et reçut le commandement en chef de l'escadre qui opérait contre Buenos-Ayres. Après l'intervention anglo-française, il leva contre Rosas un corps de 3000 hommes, cavalerie et infanterie, qu'il dressa à la guerre de partisans.

Le réveil de la liberté, en 1848, rappela Garibaldi dans sa patrie. Il forma une légion dont Mazzini voulut se déclarer soldat, prit dans le Sud du Tyrol une part active à la guerre de Charles-Albert contre l'Autriche, et, après la malheureuse capitulation de Milan, fut le dernier à déposer les armes. Envoyé à la Chambre du Piémont par l'opposition, il fut un des plus ardents adversaires du roi. L'année suivante, quand la république fut établie à Rome, il s'empressa d'aller la défendre avec sa légion. Le 30 avril, il repoussa le corps des Français que le général Oudinot avait lancé contre Rome avec trop de confiance, et lui fit éprouver des pertes graves; le 9 mai, avec 3000 hommes, il battit 5000 Napolitains à Palestrina; le 19, au combat de Vellettri, où Roselli avait le commandement supérieur, c'est encore à lui que revint l'honneur et la victoire; il paya comme toujours de sa personne et fut blessé. Dans les premiers jours de juin, les Français donnèrent à Rome l'assaut général. Garibaldi ne put les chasser de leurs positions, mais il les contraignit de faire un siège en règle contre une ville qui, disait-on, ne devait pas essayer de résister. Après 30 jours d'une lutte opiniâtre, il dut abandonner la défense. Il proposa des partis extrêmes qu'on n'osa suivre, de faire sauter les ponts, de se retrancher dans le château Saint-Ange, de quitter la ville avec la garnison pour continuer la guerre en Italie. Lui-même sortit de Rome le 3 juillet avec 4000 hommes d'infanterie et 400 cavaliers, traversa les lignes ennemies, et se retira à Saint-Marin. Là il fut obligé de licencier ses troupes et, avec 200 fidèles, il gagna l'Adriatique et s'embarqua pour Gênes. Sa femme mourut enceinte dans cette fuite. C'était une créole qui avait partagé, en Amérique et en Italie, tous ses périls.

Garibaldi retourna en Amérique où il se mit résolument au travail; il se fit, dit-on, fabricant de chandelles. Après un assez long séjour à New-York, il se rendit en Californie. Un navire péruvien, dont il devint capitaine, le conduisit en Chine au commencement de 1852, et dans l'été le ramena au Pérou. Il y reçut le commandement supérieur des troupes. Il voulut ensuite rentrer dans sa patrie, et fut employé comme capitaine de paquebot par une compagnie de Gênes.

Après s'être mis au secours du Piémont, en prévision de la nouvelle guerre de l'indépendance italienne, Garibaldi fut nommé par décret royal, en mai 1859, major-général. Organisant à la hâte une légion nationale sous le nom de Chasseurs des Alpes, il mit le premier le pied sur le territoire lombard et prit hardiment l'offensive contre l'Autriche. Il s'empara de Varèse, de Côme, etc., et, refoulant par une suite de combats les Autrichiens vers Milan, il excita au plus haut point l'attention et l'intérêt de toute l'Europe. La paix de Villafranca lui fit déposer les armes. Il alla soutenir dans les duchés le mouvement qui s'était déclaré en faveur de l'annexion et fut partout l'objet des ovations les plus enthousiastes.

Au printemps de 1860, par une entreprise d'une audace inouïe, il organisa en son nom privé et avec le secours de souscriptions permanentes, ouvertes dans divers pays, une expédition en Sicile où une nouvelle révolte venait d'éclater contre les Napolitains. Il s'embarqua sur deux bateaux de la Société transatlantique, avec des munitions et une troupe d'environ 1000 hommes déterminés. Après avoir abordé à Marsala, le 12 mai, il rallia quelques insurgés, avec lesquels il défit les troupes royales. Puis il assiégea Palerme, s'en empara le 27 mai, et, au commencement de juillet, se trouva maître de la Sicile, excepté de Messine, que lui livra bientôt la sanglante journée de Milazzo.

Garibaldi, qui avait pris le titre et les fonctions de dictateur de la Sicile, prépara une expédition dans les provinces de terre ferme. Son débarquement ne rencontra qu'une faible résistance. Le pays, l'armée et les administrations semblaient également l'attendre. Son entrée solennelle à Naples fut annoncée d'avance pour le 8 septembre, et eut lieu pour le 8 au soir, conformément au programme. Le roi en était sorti la veille et s'était retiré sur Capoue, avec le reste de ses troupes restées fidèles et un certain nombre de soldats étrangers. Là, la lutte redevint sérieuse; les volontaires de Garibaldi éprouvèrent un échec sur le Volturne, et il fallut l'intervention ouverte de l'armée piémontaise pour s'emparer de Capoue et refouler les défenseurs de la royauté de l'autre côté du Garigliano.

Garibaldi, devenu dictateur de l'Italie méridionale, avait devant lui des difficultés d'une autre sorte. Le parti radical

ou parti de l'action, représentée par MM. Mazzini, Crispi, etc., le poussait pour achever l'unification de l'Italie, en attaquant immédiatement Rome et en marchant sur la Vénétie. Le parti piémontais voulait l'annexion des Deux-Siciles au royaume de Victor-Emmanuel. Ce dernier l'emporta, grâce à l'appui donné par le Parlement de Turin à la politique de M. de Cavour et à l'attachement dévoué de Garibaldi pour la personne du roi du Piémont. Le 21 octobre, le dictateur fit voter le plébiscite qui réunissait les Deux-Siciles au royaume d'Italie.

Après avoir donné à son souverain un si beau royaume, Garibaldi, promu général d'armée, renonça momentanément à tout rôle politique et se retira à Caprera.

Environ deux ans après ces événements, Garibaldi organisa une nouvelle campagne et voulut marcher sur Rome. Chacun se souvient de cette entreprise qui échoua à Aspromonte où le général fut blessé. Ce dénouement ne découragea point le grand patriote : il sait attendre et persévérer.

Aujourd'hui, chacun connaît le grand projet de Garibaldi; il l'a franchement avoué dernièrement; c'est l'anéantissement du pouvoir temporel et l'unification complète de l'Italie.

Ce projet ne paraît point sourire aux organes de la presse ultramontaine; depuis le journal de M. Veuillot jusqu'à l'*Ami du peuple*, de Romont, tous tombent à l'envi sur le brave général. L'*Ami du peuple,* qui l'appelle « l'homme au chiffon rouge » se distingue entre tous par le ton haineux et plein de dépit qu'il met dans tout ce qu'il écrit sur Garibaldi. — Coup d'épée dans l'eau !... bon homme va son chemin.

Voici comment ce journal fait l'éloge de Garibaldi, à l'occasion de sa présence au Congrès de Genève :

..... Le départ, sinon prescrit, du moins très pressé sous tous les rapports et dans tous les sens, de l'homme au chiffon rouge, départ ressemblant beaucoup plus à une fuite lâche et couarde qu'à toute autre chose, et puis enfin la fermeture hâtée de ces assises révolutionnaires à peine ouvertes : tout cela nous fait fermer les yeux sur bien des choses.

Voilà donc enfin ce qu'ont su faire pour le bien du peuple ces législateurs-nés de la démagogie européenne! Pitoyable aréopage, véritable pandémonium, où toutes les passions humaines rugissaient dévergondées et sans frein. Et cette cohue ne rougissait pas de s'appeler Congrès de la paix! quelle dérision! Et c'était un Garibaldi qui en était le président! En vérité,

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Oui, vraiment, c'était beau de voir déployé sur la tête de ce fougueux démagogue d'outre-mont l'étendard sur lequel les yeux étonnés lisaient en lettres d'or ce mot sacré : PAX. Etait-ce une sanglante épigramme? ou bien, n'était-ce pas plutôt une erreur d'aiguille? Ce sera sans doute le mot FAX qu'on aura voulu broder sur ce drapeau révolutionnaire. C'eût été cent fois plus vrai. Qui plus que ce flibustier et sa séquelle secoue la torche de la discorde au milieu des peuples et agite sans cesse le brandon de la guerre civile en Europe?

Ah! combien mieux convenait à Mgr d'Hébron ce mot du Sauveur! N'est-ce pas S. G. en effet qui méritait d'être le président d'un vrai congrès de la paix? Ne sont-ce pas ses ouailles fidèles qui en ont été les pacifiques députés? N'est-ce pas à leur maintien ferme et résolu que Genève est redevable de sa tranquillité? Pour dissiper cette ligue de furieux, qu'ont-ils fait?.... Se montrer. Oh! si partout les catholiques se levaient dans leur force, c'est-à-dire dans leur compacte unité, s'ils osaient se montrer, partout nous verrions la révolution reculer et s'enfuir comme.... l'autre. Honneur donc encore une fois à ces généreux catholiques de Genève! Ils ont bien mérité de Dieu, de la religion et de la patrie.

Oh! si Pie IX et ses cardinaux (y compris Antonelli), si Mgr d'Hébron et tant d'autres soutiens du St-Siége ne sont pas abonnés au journal de Romont, ce seront vraiment des ingrats!....

Souvent l'on est surpris de voir combien le français est en honneur chez nos confédérés de la Suisse allemande. Tandis que chez nous beaucoup de gens regardent l'allemand comme une affaire de luxe, tandis qu'on lui reproche amèrement une dureté qu'il n'a pas toujours, chez eux, au contraire, quelqu'un qui ne sait pas le français, bien ou mal, est presque montré au doigt.

Aussi ne s'étonne-t-on plus de voir, dans des endroits foncièrement allemands (de langage, s'entend), des enseignes d'hôtel, des écriteaux, des cartes d'adresse, et des annonces de journaux en français.

Malheureusement, on a quelquefois de la peine à reconnaître là notre belle langue française. En voici un exemple :

A Sarnen et dans les environs se distribue la carte-adresse d'un des hôtels principaux de la localité : l'*Hôtel de l'Aigle d'or*.

L'impression et la gravure de cette carte sont irréprochables. Sur un charmant carton glacé se trouvent d'un côté, en belle encre violacée, une vue de l'hôtel et une carte des alentours. De l'autre .... la phrase suivante complète le tarif des prix de transport :

A *jaque* arrivée des bateaux à vapeurs, on trouve des voitures de l'hôtel, et des *cheveaux* de *celles* pour le Pilate.
Bonne main à volonté.

Cette faute est bien regrettable pour la carte .... et pour l'hôtel! J. L.

Un mot dû aux embellissements de Paris.

Je cherchais un soir la rue Mogador. J'interroge un sergent de ville qui, à son tour, interroge ses souvenirs. Puis il me conduit à droite, puis à gauche, puis il tourne sur lui-même. Enfin, se frappant le front :

« Sacrebleu! dit-il, je ne sais plus où on l'a mise. »

Samedi dernier, deux ouvriers se disputaient sur St-François et menaçaient d'en venir aux coups; un troisième s'approche : « Imbéciles! croyez-vous être au Congrès de la Paix! »

On lit cette épitaphe dans un des cimetières de Paris :

CI GIT MADAME ***
FEMME DE MONSIEUR *** serrurier
La grille qui entoure cette tombe sort des ateliers de son mari.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.